

Prologue

La salle du conseil d'administration de Montpellier Munitions, protégée par une double paroi de béton et de plomb, aurait pu accueillir un réacteur nucléaire sans faire courir de danger à l'environnement. Des équipes spéciales passaient la pièce au peigne fin chaque soir, à la recherche de micros espions éventuels ; la précaution n'était pas inutile car c'était là, dans le secret de cette forteresse, que se prenaient toutes les décisions importantes de la firme d'armement.

C'était aussi dans ce cadre feutré que Montpellier Munitions présentait son visage le plus policé, loin des ateliers bourdonnants où des manutentionnaires déplaçaient des explosifs à l'aide d'engins hydrauliques, où des essaims d'ouvriers découpaient et façonnaient les tôles blindées servant à construire les missiles de dernière génération produits par l'entreprise.

Montpellier Munitions, enfouie au cœur de la forêt d'Orléans, était l'une des usines les plus secrètes de France.

À en croire la rumeur, son PDG Henri Foch avait versé plus de cinq millions d'euros de pots-de-vin aux élus concernés afin d'obtenir l'autorisation de construire son usine sur un site pourtant réputé pour la richesse et la diversité de sa faune.

N'importe quel autre entrepreneur se serait fait éconduire, mais Henri Foch n'était pas n'importe qui. À quarante-huit ans, il avait même toutes les chances de devenir président de la République lors de la prochaine élection.

Ce matin-là, Foch était attendu par ses trois plus proches collaborateurs, chargés des tractations avec les principaux potentats du Moyen-Orient et autres dictateurs de la planète. L'atmosphère était électrique.

Il était 10h35 lorsque l'homme entra dans la salle du conseil, habillé selon son habitude d'un costume sombre à fines rayures rehaussé d'une pochette rouge sang, d'une chemise blanche et d'une cravate bleu marine. De taille moyenne, corpulent, le teint cireux, les cheveux noirs soigneusement lissés sur les tempes de son crâne dégarni, Foch possédait un nez aussi crochu que les becs des rapaces de la forêt d'Orléans.

Il pénétra dans la pièce, encadré par ses gardes du corps habituels, Yves Le Guen et François Dunant, qui refermèrent la porte derrière lui avant de se poster des deux côtés du battant. Les deux hommes, en jean délavé et T-shirt noir, portaient des blousons cintrés sur lesquels se dessinait la bosse caractéristique d'un étui de revolver.

Le visage sombre, Foch prit place à l'extrémité de la grande table d'acajou et salua ses collaborateurs à tour de rôle.

— Philippe... Romuald... Olivier...

Les trois hommes balbutièrent un bonjour respectueux, puis leur patron entra dans le vif du sujet.

— Bon, montrez-moi ça, dit-il d'un ton sec.

L'homme qu'il avait appelé Philippe, assis à sa droite, s'empara d'une télécommande et alluma un immense écran plat accroché sur l'un des murs de la pièce. Il déroula un menu à l'aide du curseur et lança l'enregistrement du journal diffusé le matin même sur CH24, la chaîne d'info dont les programmes, en français, en anglais et en arabe, étaient diffusés en continu à travers le monde.

« Réuni à New York à l'initiative des États-Unis, le Conseil de sécurité des Nations unies a fait savoir hier soir qu'il condamnait inconditionnellement l'utilisation du Diamondhead, un missile guidé particulièrement meurtrier. La décision a été prise à l'unanimité des membres du Conseil,

par les représentants des États-Unis, de l'Union européenne, de l'Inde, de la Russie et de la Chine. »

Le présentateur lança ensuite un reportage dans lequel était détaillé le fonctionnement de cette arme terrible, capable de percer les blindages les plus épais et de brûler vives ses victimes grâce à un combustible plus destructeur encore que le napalm. Le Conseil de sécurité, jugeant l'utilisation d'un tel missile contraire aux normes humanitaires du ^{xxi}e siècle, n'avait pas hésité à qualifier le Diamondhead d'« arme de guerre la plus cruelle actuellement utilisée sur les champs de bataille de la planète ».

Dans la foulée de sa décision, l'ONU avait lancé un avertissement à la République islamique d'Iran, précisant que tout usage de ce missile serait dorénavant qualifié de crime contre l'humanité, quelles que soient les circonstances.

Henri Foch, de nature peu souriante en temps ordinaire, fronça les sourcils sans chercher à dissimuler son agacement.

— Et merde, murmura-t-il en grimaçant.

Loin de rassurer ses compagnons, cette mimique ajouta à l'atmosphère glaciale qui régnait dans la pièce.

Autour de la table, personne ne pipait mot. La décision de l'ONU avait fait l'effet d'une bombe. Le Diamondhead, censé assurer la fortune de Montpellier Munitions, menaçait brusquement de conduire l'entreprise à la ruine. Au terme d'années de recherche et de développement coûteuses, alors que le carnet de commandes de la firme était plein et que les clients se bousculaient au portillon, le joyau de l'entreprise de Foch était brusquement condamné à finir sa vie dans les poubelles de l'Histoire. Une arme révolutionnaire, capable de venir à bout des chars de combat les plus sophistiqués, victime de ses détracteurs!

Pour avoir fait les frais de sa terrible efficacité sur les routes brûlantes de Bagdad et de Kaboul, les Américains s'étaient empressés de rallier à leur cause les autres membres du Conseil de sécurité. Les Russes avaient apporté leur soutien à l'embargo par peur que les Tchétchènes ne passent

commande du Diamondhead, et les Chinois craignaient par-dessus tout que Taiwan ne veuille s'en équiper. Quant à l'Union européenne, inquiète de la montée du terrorisme sur son territoire, elle n'osait imaginer les dégâts que pourrait provoquer une telle arme si elle tombait aux mains des islamistes. L'idée que l'Iran puisse mettre un tel jouet à la disposition de toutes les cellules d'Al-Qaida à travers le monde suffisait à donner des sueurs froides aux membres du Conseil de sécurité.

Henri Foch comprit très vite qu'il allait devoir trouver une solution, car il était hors de question d'abandonner le Diamondhead. Le rendre moins offensif, peut-être, voire lui donner un autre nom, ou encore modifier la nature du combustible contenu dans la tête de l'engin. Mais l'abandonner, jamais. Il avait été trop loin, pris trop de risques pour se permettre une telle fantaisie.

La décision était facile à prendre de son propre point de vue, mais il allait lui falloir préserver l'unité au sein de sa garde rapprochée.

— Messieurs, dit-il d'une voix calme, comme vous le savez, nous attendons actuellement une commande du gouvernement iranien. Il s'agit de la plus importante jamais enregistrée pour l'un de nos missiles. Et ce n'est que le début. Tout le monde reconnaît l'efficacité du Diamondhead, dont on sait notamment qu'il se joue du blindage des chars américains en Irak comme s'il s'agissait de contreplaqué. Nous savons également qu'à défaut de continuer sa fabrication, d'autres le copieront sous un autre nom et récolteront les fruits de nos recherches. Je n'ai pas l'intention de renoncer à un tel projet, quelles que soient les menaces des demeurés qui siègent à l'ONU.

Olivier Marchand, un ingénieur d'une cinquantaine d'années qui avait fait ses classes à la tête des services commerciaux de l'Aérospatiale, réagit le premier.

— C'est une chose de gagner de l'argent, Henri, murmura-t-il. Mais c'en est une autre de moisir en prison pendant vingt ans.

— Mon cher Olivier, tu sais comme moi que plus personne n'osera mettre son nez dans les affaires de Montpelier Munitions dans six mois, quand je serai à l'Élysée, le contra Foch.

— Tu as sans doute raison, rétorqua Marchand, mais tu peux être certain que les Américains seront furieux si nous ne respectons pas leur embargo. N'oublie pas que ce sont leurs troupes qui font actuellement les frais du Diamondhead. Sans compter que la nouvelle passerait très mal auprès de l'opinion publique mondiale, avec le risque que notre pays en fasse les frais. Personne ne chercherait à savoir qui fabrique ce missile ; on se contenterait d'accuser la France, et la planète entière se liguierait contre nous.

— Dans ce cas, il est grand temps que les Américains retirent leurs troupes du Moyen-Orient et cessent de nous faire chier, répliqua Foch sèchement en affichant sa mine la plus arrogante. Il nous a fallu trois années de recherche intensive pour mettre au point la tête de carbone qui permet au Diamondhead de perforer n'importe quel blindage. Je le dis et je le répète : pas question de renoncer à ce projet.

— Je comprends parfaitement ta position, se défendit Marchand. Mais je ne peux pas fermer les yeux sur une résolution de l'ONU. C'est trop dangereux. J'ajoute qu'une telle décision pourrait bien se révéler fatale pour toi aussi... Je veux parler de ta carrière, bien évidemment.

Foch le regarda comme s'il avait affaire à un Judas de bas étage.

— Dans ce cas, mon cher Olivier, je vois mal comment tu pourrais conserver ton siège à ce conseil d'administration, même si ton départ serait éminemment regrettable.

Sur le visage du PDG se lisait un sentiment ressemblant fort au mépris de la prostituée pour la femme vertueuse.

— Nous prenons peut-être des libertés avec la loi, mais nous en respectons l'esprit, ajouta-t-il. Quoi qu'il en soit, mon cher Olivier, il serait tout à fait regrettable que tu exposes au grand jour les raisons de ta démission.

Marchand prit brusquement la mesure du danger auquel il faisait face. Avec Foch, il était le seul à connaître tous les secrets du Diamondhead, depuis les détails de sa conception jusqu'à ceux de son fonctionnement, en passant par les chemins détournés qui permettaient aux missiles de rejoindre l'Iran. À leur départ de l'usine, ils ralliaient le port de Saint-Nazaire d'où ils étaient embarqués jusqu'à Chah Bahar. Cette base secrète iranienne voisine du Pakistan, située sur la rive nord du golfe d'Oman, à six cents kilomètres du détroit d'Ormuz, était le carrefour par lequel transitaient les armes les plus modernes à destination du Hamas, du Hezbollah, d'Al-Qaida et des Talibans.

Olivier Marchand se leva.

— Henri, tu sais en quelle estime je te tiens, mais je ne puis m'associer à une opération contrevenant aux lois internationales, dit-il d'une voix posée. Le jeu n'en vaut pas la chandelle et ma conscience me l'interdit. Au revoir.

Sur ces mots, il sortit de la pièce sans un regard pour ses compagnons. La réponse de Foch lui parvint par la porte ouverte.

— Au revoir, mon cher ami. En espérant que tu n'auras pas à le regretter.

Marchand avait pleinement conscience de ce qui était en train de se jouer, surtout à l'heure où la campagne électorale de Foch promettait de le conduire à l'Élysée. Car son patron avait raison : jamais personne n'oserait mettre le nez dans les affaires de Montpellier Munitions le jour où il serait élu président de la République.

Marchand n'en avait pas moins une conscience, sans compter la peur de devoir un jour rendre des comptes devant les juges de la Cour pénale internationale de La Haye.

Sa fidélité avait des limites. Il avait de l'argent à revendre, une femme beaucoup plus jeune que lui et une fille de neuf ans, et il n'avait pas envie de tout perdre pour servir les intérêts d'un personnage tel que Foch, dont l'ambition était à l'aune de son absence de scrupules. Pas question de passer le reste de sa vie en prison à cause d'un mégalomane.

Il regagna calmement son bureau, rassembla quelques documents dans une serviette et passa un appel à sa femme à Ouzouer-sur-Loire, où il possédait une grande propriété, afin de l'avertir qu'il serait de retour à l'heure du déjeuner.

Le temps d'enfiler un manteau et Marchand quitta pour la dernière fois cette pièce où il avait passé tant d'heures de sa vie, puis il rejoignit l'ascenseur et appuya sur le bouton du rez-de-chaussée. Quelques instants plus tard, il retrouvait le soleil et se dirigeait vers le petit parking réservé aux dirigeants de la firme.

Il ne prenait jamais la peine de verrouiller les portes de sa Mercedes. Les bâtiments de Montpellier Munitions étaient protégés par un grillage de plusieurs mètres de hauteur et l'unique entrée de l'usine était gardée vingt-quatre heures sur vingt-quatre par deux gardiens armés. Il ouvrit la portière côté conducteur et déposa sa serviette sur le siège passager avant de s'installer derrière le volant, d'attacher sa ceinture et de tourner la clé de contact.

C'est tout juste s'il eut le temps d'entrevoir le fil de nylon qui lui entourait la gorge. Tout en essayant désespérément de desserrer l'étreinte du garrot qui l'empêchait de respirer, il reconnut le masque impassible d'Yves Le Guen dans le rétroviseur.

Il voulut crier, mais il était trop tard. S'écorchant la peau du cou avec ses ongles dans l'espoir d'arracher le fil qui l'étouffait, il se débattait dans tous les sens et multipliait les coups de pied inutiles, les yeux prêts à jaillir des orbites.

Au prix d'un effort surhumain, Olivier Marchand parvint à faire éclater le pare-brise d'une ruade, produisant un bruit sourd de verre pilé. L'instant d'après, il s'enfonçait dans une nuit sans fin.

1

La base américaine de Camp Hitmen, dans le désert irakien, était tétanisée par une chaleur suffocante. Personne n'osait plus consulter le thermomètre qui avait franchi le cap des 40 °C dès le milieu de la matinée, d'autant qu'il aurait fallu pour cela quitter provisoirement le refuge des tentes.

Camp Hitmen devait son nom à la proximité de l'ancienne ville irakienne de Hit, à deux cents kilomètres de Bagdad, sur la rive occidentale de l'Euphrate. Il s'agissait essentiellement d'une base arrière abritant les hommes des forces spéciales de l'armée américaine : des Rangers, des Bérêts verts, ou encore des SEALs¹, les commandos d'élite de l'US Navy.

En dépit des assauts impitoyables du soleil et du sable, les hommes stationnés à Camp Hitmen étaient en alerte permanente, prêts à réagir à la moindre provocation.

Leurs armes étaient disséminées un peu partout à travers le camp, sous des abris de toile destinés à empêcher le métal de devenir brûlant. Des batteries de Humvees, de véhicules blindés, de chars et de jeeps attendaient sous l'œil attentif des mécanos, réservoir plein, obus et roquettes en place, la prochaine mission.

Les installations étaient entourées d'une épaisse ceinture de béton au sommet de laquelle courait un chemin de

1. Les SEALs (pour SEa, Air and Land) forment une unité spéciale de la Marine américaine, spécialisée dans les actions commando en mer, dans les airs comme sur terre. (*N.d.T.*)

ronde arpenté jour et nuit par des patrouilles. Au pied de ces remparts s'étalait une bande de cent mètres de large, balayée la nuit par de puissants projecteurs. De jour, qui-conque se serait aventuré sur ce no man's land de rochers et de sable brûlant serait aussitôt tombé sous le feu des sentinelles.

Les forteresses imprenables n'existent pas, mais Camp Hitmen était aussi sûr que peut l'être un avant-poste dans un pays dont la population oscille constamment entre la haine et l'acceptation de ceux qui appartiennent à une autre branche de l'Islam, et plus encore des troupes étrangères venues mettre de l'ordre dans ce Far West oriental.

La région ne manquait d'ailleurs pas d'extrémistes prêts à sacrifier leur propre vie dans le seul but de tuer des soldats américains et britanniques coupables d'avoir voulu aider leur pays. Pas une nuit ne s'écoulait sans qu'ils tentent de bombarder la base avec des roquettes, quand ils n'essayaient pas d'éventrer l'enceinte à l'aide de véhicules bourrés d'explosifs, pilotés par des commandos suicide que les sentinelles abattaient aussitôt.

Ici, chacun se tenait constamment sur ses gardes, ne circulant jamais entre les rangées de tentes sans un minimum de précautions. Tous portaient leur casque en permanence et avançaient au pas de course sur le sable brûlant, courbés en deux, prêts à se jeter au sol au premier sifflement de roquette, à la première traînée blanche dans le ciel signalant une attaque des jihadistes.

Ici, tout le monde était armé, dans l'attente des missions qui entraînaient quotidiennement des convois de blindés sur les routes poussiéreuses de Fallujah, un nid d'insurgés, ou bien d'Ar-Ramadi, considéré à juste titre comme l'endroit le plus dangereux de la planète. Et si les sorties à Habbaniya, une petite ville située entre les deux précédentes, étaient moins fréquentes, elles étaient tout aussi dangereuses.

Au cœur du camp se dressait le bunker de béton armé abritant le centre de commandement et de renseignement

militaire de la base. À l'instar de tous les avant-postes de l'armée américaine, dont la mission première consistait à traquer les terroristes et les insurgés, Camp Hitmen recueillait de nombreuses informations grâce à ses équipements électroniques, mais aussi en interrogeant les populations locales, souvent par la force.

Tous les moyens étaient bons et seul le résultat comptait aux yeux des hommes de la garnison qui avaient pour tâche de traquer sans pitié les unités d'Al-Qaida et les forces talibanes. Leur objectif était simple : capturer ou tuer l'ennemi, anéantir ses chefs ou les mettre en prison, afin d'empêcher que se répète le drame du 11 Septembre.

« Nous devons éliminer ces gens ou les mettre hors d'état de nuire, ici comme en Afghanistan. C'est la seule façon de se débarrasser d'eux définitivement. C'est notre seul plan. C'est aussi celui qui fonctionne le mieux. »

Le credo des forces spéciales américaines se limitait à ces instructions auxquelles tous les hommes obéissaient sans se poser de question. Ils connaissaient les risques du métier, ils étaient entraînés en conséquence, le système contribuant à alimenter leur rage de vaincre dans l'attente du jour où surviendrait un problème.

La situation avait brusquement empiré six mois plus tôt, provoquant un regain d'inquiétude parmi les officiers des diverses unités combattantes américaines, SEALs, Rangers et Bérets verts. Les insurgés irakiens semblaient avoir mis la main sur un missile d'un nouveau type, capable de percer sans aucune difficulté le blindage des chars les plus modernes. Un missile dont personne ne connaissait l'existence jusqu'alors.

Auparavant, les roquettes et les bombes télécommandées enfouies le long des routes infligeaient de lourds dégâts aux Humvees et aux jeeps, elles étaient même capables de toucher les blindés, mais les lourds chars de combat avaient toujours résisté à leurs assauts.

La donne avait brusquement changé lorsque des commandos terroristes armés de missiles d'un type nouveau

avaient réussi à venir à bout de tanks aussi facilement que s'il se fût agi de véhicules légers. Un nombre croissant de soldats américains mouraient sur le terrain, brûlés vifs. Suffisamment pour que les pays occidentaux s'émeuvent et dénoncent les méfaits d'une arme qui menaçait de transformer radicalement le visage des guerres modernes.

Un mois plus tôt, le Conseil de sécurité des Nations unies avait interdit l'usage de cette arme d'un genre nouveau, allant jusqu'à parler de « crime contre l'humanité ». La présence de la Russie, de l'Inde, de la Chine et de l'Union européenne aux côtés des États-Unis donnait d'autant plus de poids à cette décision, et la peur de voir surgir une nouvelle forme de napalm semblait devoir se calmer. Les images d'équipages de char calcinés vivants par un combustible inédit avaient provoqué la colère unanime des dirigeants de la planète, des médias, et même des historiens, jusqu'à ce que soit décrété un embargo total.

Comme toujours, la situation dans le désert irakien n'était pas aussi idyllique, les insurgés disposant apparemment d'une réserve inépuisable de cette arme de mort. La première, la chaîne de télévision arabe Al Jazeera avait cité le nom de Diamondhead, une appellation suffisant à faire trembler les équipages de char qui en faisaient les frais.

Tous les missiles n'atteignaient pas leur cible, fort heureusement. Mais, deux jours plus tôt, l'un d'entre eux, tiré depuis la rive orientale de l'Euphrate, s'était abattu sur un char transportant quatre hommes des SEALs. Aucun n'avait survécu, pas plus que les autres membres d'équipage, aucune des équipes de secours n'ayant réussi à éteindre l'incendie qui ravageait l'habitacle du véhicule blindé.

Toutes les unités du SEAL étaient donc en émoi. Les hommes n'en voulaient pas seulement aux insurgés responsables de l'attaque, mais aussi aux Iraniens qui continuaient de les armer, contrevenant à la décision prise par l'ONU. Tout le monde connaissait les coupables, et Téhéran n'avait même pas pris la peine de nier les faits. La colère des SEALs s'adressait également au fabricant du Diamondhead, dont

le commandement militaire américain croyait savoir qu'il était français, sans être capable pour autant de préciser l'emplacement exact de l'usine.

Le Pentagone avait pu établir que le missile avait été initialement conçu par MBDA, un consortium réunissant des spécialistes de l'armement britanniques, français, allemands, espagnols et italiens. À la tête de dix mille employés et d'une poignée de filiales, MBDA était de loin le premier fabricant de missiles guidés au monde. Au nombre de ses principaux actionnaires figurait la Compagnie européenne aéronautique et spatiale, dont dépendait à son tour la firme française Aérospatiale-Missiles.

Personne n'ignorait au Pentagone que la filiale Euro-missile de MBDA, basée à Fontenay-aux-Roses en région parisienne, avait déjà mis au point un missile antichar de moyenne portée baptisé MILAN, ancêtre du Diamondhead.

Les performances du MILAN étaient déjà spectaculaires puisqu'il était capable de percer un blindage antimissile d'un mètre d'épaisseur, ou encore une coque de béton trois fois plus épaisse. Pesant seulement quarante-cinq kilos, il avait une portée de trois kilomètres et nécessitait la présence de deux servants seulement : le premier pour porter le trépied, le second chargé des deux missiles.

L'homme qui avait mis au point le Diamondhead, un ingénieur nommé Philippe Vincent, était un petit génie dans son domaine car son invention avait au moins huit ans d'avance sur tous les projets d'Euromissile. Surtout, elle contenait un agent combustible que jamais le conglomérat européen n'aurait osé utiliser. Un produit assez terrible pour émouvoir le petit monde de l'armement, pourtant peu sensible, en temps ordinaire, aux considérations humanistes.

Depuis que le Diamondhead avait été banni par le Conseil de sécurité de l'ONU, une chose était sûre : le jour où l'on saurait dans quelle usine il était produit, celle-ci serait rayée de la carte. Jusqu'à présent, personne n'avait pu établir la provenance de ce « Super MILAN », pas même dans les hautes sphères de MBDA. À l'insu de tous, le secret

du Diamondhead se trouvait entre les mains de l'un des personnages les plus puissants de France, en passe de devenir intouchable s'il était élu à la présidence de son pays.

Au quotidien, la situation se révélait intenable pour les troupes américaines stationnées en Irak. À l'image de tous les soldats en butte au terrorisme, les Américains faisaient face à un ennemi invisible dont ils ignoraient à peu près tout. Sans l'aide du renseignement militaire, il leur était impossible de mettre la main sur ces guerriers de l'ombre qu'ils affrontaient au quotidien et dont ils ne pouvaient attaquer les bastions, faute de les connaître. Un ennemi sans uniforme, souvent prêt à sacrifier sa vie, qui frappait brutalement avant de disparaître aussitôt. Quand il ne se rendait pas sans combattre afin de bénéficier des avantages des Conventions de Genève, rédigées soixante ans plus tôt par des hommes qui n'auraient jamais imaginé les techniques de combat utilisées par les jihadistes du ^{xxi}e siècle.

Jusqu'alors, insurgés et terroristes ne disposaient que de bombes artisanales et de vieilles kalachnikovs, connues pour leur imprécision. Il suffisait que l'Iran les arme d'un missile guidé ultramoderne tel que le Diamondhead pour que la balance penche brusquement en faveur des jihadistes.

C'était précisément ce qui préoccupait le capitaine de corvette Mackenzie Bedford, des Navy SEALs, tandis qu'il écrivait à sa femme Anne, restée dans leur maison de Dartford sur les côtes du Maine. Allongé sur des coussins de grosse toile verte dans le coin de sa tente où s'époumonait un climatiseur, Mack relut les quelques lignes qu'il venait de rédiger.

« Tu auras sans doute entendu parler des nouveaux missiles antichar dont se servent ces cinglés pour nous attaquer. Je ne voudrais pas que tu te fasses du souci inutilement, l'ONU vient de décréter un embargo sur ces vacheries et nous n'avons subi qu'une seule attaque en quinze jours. On a tous regardé le reportage de CBS à la télé la semaine dernière, et je peux te dire que c'est très exagéré. Comme d'habitude... »

À trente-trois ans, avec son mètre quatre-vingt-dix pour cent kilos de muscle pur, Mack Bedford était un officier d'exception. Sans la barbe qu'il avait laissée pousser depuis son arrivée en Irak, on aurait dit un jeune Clint Eastwood : même regard clair, même visage taillé à la serpe, même tignasse brune. Depuis qu'il était sorti major de sa promotion, dix ans plus tôt, tout le monde pensait que Mack trouverait un jour sa place parmi les huiles du Haut Commandement militaire.

Originaire de la région côtière du Maine, où son père était ingénieur dans la construction navale, Mack était un nageur de première force qui avait fait partie un temps de l'équipe nationale des États-Unis. Plus agile qu'un marsouin dans l'eau, c'était également un excellent coureur de fond, fort bien servi par des jambes larges comme des chênes et des poumons gros comme des cornemuses écossaises. Imbattable au corps à corps, Mack était une machine à tuer douée d'intelligence, à l'image de tous les SEALs.

Personne n'aurait songé à affirmer le contraire, surtout pas les cinq petites frappes qui avaient eu la mauvaise idée de lui chercher noise dans un bar des Appalaches un jour où il buvait tranquillement un verre avec Anne, peu avant leur mariage.

— Hé, les gars ! Regardez ! Encore un SEAL qui se prend pour un cadon. On va lui montrer qui est le plus fort !

Trois des assaillants de Mack s'étaient retrouvés à l'hôpital : deux d'entre eux avec un bras cassé, le troisième avec une fracture du crâne. Quant à leurs compagnons, ils avaient eu la sagesse de prendre leurs jambes à leur cou en entendant l'avertissement de leur adversaire :

— Vous avez de la chance que je ne vous aie pas tués par erreur, petits cons.

À en croire la rumeur, c'était la seule fois où Mack Bedford s'était battu. En dehors des rangs de l'armée, bien évidemment, car il avait largement servi son pays, en Afghanistan comme en Irak. Tireur d'élite, il avait été blessé par balle à deux reprises, chaque fois au bras, lors d'opérations visant

à reprendre le contrôle de villages talibans dans les montagnes afghanes. Dans la jungle comme en plein désert, en altitude comme au fond de l'océan, le capitaine de corvette Bedford était le parangon du SEAL, excellent soldat et patriote acharné.

Il acheva son courrier sur un sujet que sa femme et lui n'abordaient que difficilement : celui de Tommy, leur petit garçon de sept ans atteint d'une grave maladie du système nerveux nécessitant une greffe de moelle osseuse.

« Je me suis renseigné à plusieurs reprises auprès des services sociaux de la Navy. Ils ont été formidables. Nous sommes parfaitement couverts tous les deux, et Tommy aussi. Reste à trouver un hôpital capable de pratiquer une opération aussi délicate, surtout sur un enfant. Souhaitons que les médecins se soient trompés dans leur diagnostic et que tout finisse par rentrer dans l'ordre d'ici quelques mois.

Je dois te laisser, mais pas sans te dire que je pense à vous tout le temps. Je ne veux pas que tu t'inquiètes. Tout va bien au camp. En plus, il fait beau ! Pour te dire, Charlie est en train de faire cuire des œufs sur le capot de notre jeep.

Ton Mack qui t'aime. »

Bedford plia la feuille et la glissa dans une enveloppe. Entre Tommy et les ravages provoqués par ce satané missile, ce n'étaient pas les soucis qui manquaient. Aussi prit-il le temps de souffler un instant, immobile sur son coussin. Décidément, la vie n'était pas un long fleuve tranquille. Pourvu que le stock de Diamondheads de ces vacheries d'Iraniens soit épuisé...

Sa rêverie fut interrompue par l'irruption de quatre sous-officiers de la Navy, un bandana vert et brun autour du crâne. Frank Brooks, Billy Ray Jackson, Charlie O'Brien et Saul Meiers suaient abondamment dans leur tenue camouflée, le visage couvert d'une barbe épaisse ainsi que l'exigeait la coutume chez les hommes des forces spéciales,

régulièrement amenés à s'aventurer en civil au milieu de populations musulmanes.

Un telle pilosité constituait toutefois une arme à double tranchant. D'emblée, la barbe signalait l'appartenance de ces soldats aux unités d'élite de l'armée américaine aux yeux des terroristes d'Al-Qaida, peu dupes de leur déguisement. Avec les conséquences que l'on peut imaginer : les barbus des SEALs, des Rangers et des Bêrets verts étaient des ennemis qu'il était préférable d'éviter, à moins de les capturer pour les faire parler sous la torture avant de les décapiter. Fort heureusement, les jihadistes étaient trop mal entraînés pour y parvenir.